

La peur au sein du pouvoir

PAR ROBERTO SCARPINATO
ARTICLE PUBLIÉ LE LUNDI 11 JANVIER 2016

[media_asset]

Le deuxième motif d'assassinat est dû à l'accusation, souvent fautive et dictée par un antagonisme interne, d'avoir violé les règles de l'organisation, d'avoir pris de l'argent dans la caisse commune ou d'être un indicateur de la police.

Le troisième motif est la critique des chefs de l'organisation, lors de confidences à des personnes dont on pensait à tort qu'elles étaient dignes de confiance.

Il y a eu aussi le cas de mafieux arrêtés qui se sont suicidés après avoir lu dans les actes judiciaires la retranscription de leurs conversations avec d'autres mafieux interceptées par la justice. Ils s'étaient rendu compte, en les lisant, que les paroles prononcées sous le sceau du secret allaient être connues de leurs chefs lors des procès. Ils savaient qu'il n'y aurait pas de pardon pour avoir violé les règles et utilisé des expressions irrespectueuses. Le suicide permet d'expié la faute tout en protégeant sa famille d'une probable vengeance.

Le quatrième résulte d'un jugement de non-fiabilité psychique émis sur des membres de l'organisation. On a vu le cas d'un mafieux détenu assassiné uniquement parce qu'il avait manifesté des signes de souffrance psychique de type dépressif. Après une longue réflexion, il a été décidé de le supprimer car on redoutait que l'affaiblissement de sa capacité à se maîtriser puisse l'entraîner vers une collaboration avec la police et la magistrature.

Un cinquième motif d'assassinat est constitué par un lien de parenté avec des mafieux ayant décidé de collaborer avec la justice. Jusqu'à ce que l'État italien approuve la loi de 1991 concernant les collaborateurs de justice et les mesures nécessaires à assurer leur protection, la mafia a exterminé systématiquement les familles des mafieux qui avaient collaboré avec l'État. On a tué deux enfants, un frère, un beau-frère et un neveu du collaborateur Tommaso Buscetta. Ainsi que la mère, une sœur et une tante du collaborateur Francesco Marino Mannoia. Au cours d'un colloque, ce dernier m'a confié qu'elles venaient le voir dans

La peur n'habite pas seulement le monde des honnêtes gens, mais aussi le monde des mafieux. En effet, ils vivent continuellement dans la peur d'être tués à leur tour, pour de multiples raisons.

[media_asset]

première est liée au changement des équilibres du pouvoir au sein de l'organisation. Dans ce cas, les vainqueurs mettent en place des opérations d'extermination de leurs adversaires afin d'annuler leur capacité de réaction. Au cours de la dernière guerre interne à la mafia, suite à quoi le pouvoir a été pris par le groupe de Corleone, avec à sa tête Salvatore Riina, Bernardo Provenzano et Vito Ciancimino — leur conseiller politique également maire de Palerme —, plus de mille personnes ont été tuées en à peine deux ans (1981-1983). Les exécutions avaient souvent lieu en plein jour devant des centaines de passants. Les survivants ont été envoyés en exil à l'étranger. Après 1989, des dizaines de mafieux ont encore été assassinés car ils avaient organisé un putsch visant à renverser le pouvoir dictatorial de Salvatore Riina et à restaurer la démocratie au sein de l'organisation.

ne fait pas confiance aux ressources incertaines de l'espoir, mais aux solides certitudes de la raison. Le Sicilien ne fait pas de pari, il calcule et planifie. Sa survie résulte de sa capacité à examiner jour après jour et sans arrêt chaque détail lui permettant de déchiffrer en temps réel le moindre changement, l'anomalie la plus imperceptible indiquant un danger ou le commencement d'une modification des rapports de force.

[[lire_aussi]]

Penser en Sicile – penser et comprendre avant et mieux que les autres – n'est pas un luxe mais une nécessité afin d'éviter que ce que vous n'avez pas compris à temps ne vous tombe dessus à l'improviste, comme survient une embuscade, et ne vous trouve sans défense. En arrivant à Palerme, en 1989, je constatai avec étonnement que Giovanni Falcone, le magistrat pionnier de la lutte contre la mafia (assassiné le 23 mai 1992 avec son épouse et son escorte), gardait dans son bureau une télévision allumée sur laquelle le télétexte défilait en permanence. Parfois, alors qu'une nouvelle apparemment sans relation avec son travail de juge s'affichait à l'écran, il devenait songeur. Comme s'il fallait déchiffrer dans l'instant tout événement – une nouvelle société cotée en bourse, la nomination d'un ministre – pour en saisir le code secret et calculer l'éventuel enchaînement de ses répercussions à l'échelle globale.

Comprendre où et comment se déplaçait le pouvoir réel du pays, c'était comprendre où et comment il fallait se déplacer à son tour pour éviter d'avancer en terrain miné ou d'être pris au dépourvu. Cet impératif de surveillance des faits à trois cent soixante degrés, ininterrompu et hypertrophique, cette capacité de l'esprit à ne rien négliger et à tout relier, est une stratégie de survie également partagée par les mafieux.

Exposés en permanence au risque d'être trahis ou tués, en étant parfaitement conscients, ils surveillent subtilement et en continu leur habitat et leur environnement, attentifs à chaque détail, y compris ceux qui, dans la vie courante, peuvent paraître anodins. Un seul exemple : au cours d'une conversation, il peut arriver que votre interlocuteur

vous interrompe. Personne n'y prête attention. Mais si un chef mafieux est brusquement interrompu par un subordonné, c'est le signe que l'organisation l'a secrètement déclassé et qu'elle se prépare à l'éliminer.

Si quelqu'un vous manque de respect en vous coupant la parole devant tout le monde, il n'y a que deux explications possibles : le responsable a agi à titre personnel et n'a pas su se maîtriser (ce qui le rend déjà dangereux) ou bien il sait pouvoir compter sur les autres lorsqu'il ose ainsi ce qui auparavant ne pouvait pas l'être. L'examen réciproque des expressions du visage et du langage du corps est aussi essentiel. Lors d'une réunion, un rapide regard entendu entre deux chefs apparemment en désaccord peut indiquer une nouvelle alliance secrète qui fait basculer les rapports de force, mettant ainsi en danger la vie d'un troisième chef : s'il aura su saisir ce regard, il commencera alors à avoir peur et pensera à ce qu'il doit faire pour se mettre en sûreté.

Parfois, pour tromper la capacité d'observation des futures victimes et leurs éventuelles réactions, on met en scène des rencontres conviviales, paisibles, durant lesquelles on partage un repas, on plaisante, on évoque le passé, si bien que dans ce climat de confiance la victime se sent en sécurité, toute l'assemblée s'employant à la rassurer. C'est seulement à la fin du repas, comme lors d'une cérémonie d'adieu, que la victime est immobilisée puis étranglée, tandis que les autres convives prennent congé d'elle, certains regrettant même d'avoir été contraints à une solution si radicale. Une invitation à un dîner, si elle est précédée de signes contradictoires, peut donc se révéler un rendez-vous avec la mort. Salvatore Cancemi – un chef mafieux –, convié à un repas de ce type le 22 juillet 1993, avait pressenti qu'il allait être tué et s'était rendu aux carabinieri au lieu d'aller au rendez-vous. Seule sa capacité à interpréter et à déchiffrer certains détails lui avait permis d'avoir la vie sauve.

Dans d'autres cas, afin de leurrer une victime déjà soupçonneuse et circonspecte, on a confié l'ordre de son assassinat à sa famille ou à des personnes bénéficiant de sa confiance. Saisir la moindre dissonance entre la cordialité des mots et les

expressions du visage de l'insoupçonnable tueur est une question d'instant. Si vous êtes distrait, si vous n'êtes pas entraîné, vous êtes un homme mort.

[media_asset]

Buscetta – un des mafieux les plus célèbres devenu ensuite collaborateur de justice – m'a dit un jour que le vrai mafieux traditionnel est une catégorie d'être humain issue d'un rigoureux processus de sélection naturelle dans la lutte pour la survie. Un spécialiste des rapports humains capable d'évaluer un inconnu dès son entrée dans une pièce et de saisir les plus infimes vibrations de l'esprit chez ses interlocuteurs habituels. Dans ce jeu sophistiqué de simulation et de dissimulation, dans cet éternel manège de masques derrière lesquels peut se cacher le visage de la mort, il n'y a pas de place pour les dilettantes et les amateurs.

Peur et langage. Le strict contrôle de l'usage de la parole et de la communication constitue également une stratégie culturelle contre le danger et la peur de la mort.

L'expérience montre qu'en Sicile, un usage incontrôlé ou peu prudent des mots peut être source de danger et causer de nombreux homicides. Beaucoup ont été tués pour avoir confié de dangereux secrets ou exprimé des opinions négatives sur un tiers à des personnes qui ont par la suite trahi leur confiance en rapportant ces propos aux intéressés. Cela est arrivé à de simples citoyens et à des représentants des institutions ayant fait confiance à des individus complices de la mafia, mais aussi à des membres de la mafia elle-même.

Salvatore Riina, chef de la mafia militaire, avait tissé un réseau très dense d'espions qui trompaient la confiance d'autres mafieux et le renseignaient sur les accords secrets ou les jugements défavorables de ceux-ci à son égard. Suite à cela, de nombreux meurtres ont été commis. À partir de telles expériences, la sagesse populaire a tiré une devise : « *La meilleure parole est celle que l'on ne prononce pas.* » Il arrive qu'on se fasse tuer parce qu'on s'est laissé distraire, parce que les mots qu'on a prononcés sont tombés dans des oreilles indiscretes. Pour cette raison, Gaetano Costa, procureur de la République, et Rocco Chinnici,

chef du bureau d'instruction du Tribunal de Palerme (assassinés le 6 août 1980 et le 29 juillet 1983), craignant d'être écoutés lorsqu'ils avaient à discuter d'enquêtes sensibles, s'enfermaient dans l'ascenseur du Palais de justice, montant et descendant les étages tant que leur conversation n'était pas terminée. Il est non seulement dangereux de trop parler, mais le simple fait de montrer sa curiosité en posant des questions sur des sujets délicats ou destinés à rester secrets peut aussi vous mettre en danger de mort. Je l'ai évoqué précédemment, le chef mafieux Giuseppe Greco a été tué pour avoir posé des questions indiscretes sur les véritables motivations de l'assassinat de Dalla Chiesa, ne trouvant pas satisfaisantes les explications qu'on lui avait fournies.

En raison de ces dangers liés à un usage imprudent de la parole, la communication se trouve réduite à l'essentiel et n'est jamais directe ni explicite, mais presque toujours codée, à la limite entre le dit et le non-dit. L'interlocuteur doit saisir le sens du discours à partir de simples allusions et des expressions du visage. À ce propos, une autre maxime populaire dit : « *Au cheval de race il suffit d'une légère pression des éperons pour comprendre le chemin qu'il lui faut parcourir en vitesse.* » Ce qui signifie qu'un homme intelligent n'aura besoin que d'une brève allusion pour saisir rapidement le sens d'un discours complexe.

« **Félicitations, votre fille est une perle** »

Grâce à cet usage habile de la communication, le mafieux peut gérer le dosage de la peur chez sa future victime, formulant des menaces graves sous l'apparence de phrases inoffensives, voire gratifiantes.

Un exemple. Mettons qu'on assiste à une conversation paisible entre deux messieurs, le premier disant à l'autre : « *Félicitations, votre fille est une perle. Je l'ai vue hier qui sortait de l'école. C'est une belle fille et on m'a dit qu'elle travaillait bien aussi. Les enfants, mon cher, c'est le plus important, et dans la vie il faut penser à leur avenir.* » Si cette conversation se tient à Paris, il s'agit d'un banal échange entre deux connaissances. Mais si elle se déroule à Palerme, et si le premier homme est un mafieux et le second un entrepreneur qui refuse de payer ce qu'on lui demande,

la conversation a une tout autre signification : « *J'ai vu votre fille, je sais quelle école elle fréquente, si vous ne payez pas on la tuera.* » Comprendre et déchiffrer le sens implicite de la communication verbale fait donc partie du manuel de survie pour gérer le risque de mort.

Parfois la communication est cantonnée au silence, à la façon de se tenir, au regard. Ne pas comprendre le sens de certains silences peut s'avérer très dangereux. Voici à ce propos un épisode raconté par Giovanni Falcone.

Pierre est en train de se garer sur la seule place libre de la rue lorsque Paul arrive et, sans crier gare, s'approprie cette place. Pierre descend et commence à s'en prendre à Paul. Ce dernier, malgré les cris et les insultes de l'autre, ne dit pas un mot, sort de sa voiture et s'éloigne avec une extrême lenteur. C'est à ce moment que Pierre commence à avoir peur et se tait. Il a déchiffré ce que le silence de Paul et l'extrême lenteur de sa démarche signifient. Le sens implicite est le suivant : « *Je me tais car je fais comme si tu n'existais pas, comme si je n'avais pas entendu tes insultes et je m'éloigne. Parce que je suis un mafieux et que si je devais réagir à ton manque de respect je devrais te tuer tout de suite ou dans les prochains jours. Ta seule chance de survie est de te taire immédiatement, encore un mot et tu es mort.* »

Voilà un exemple où la vie et la mort se jouent en quelques secondes et en fonction d'un décodage exact du silence. Si Pierre n'avait pas compris, ou s'il avait tardé à comprendre, s'il n'avait pas eu peur, il aurait été tué. D'autres n'ont pas eu cette capacité de lecture, ces réflexes rapides et ont été assassinés pour des raisons similaires.

De l'individuel au collectif. Les stratégies examinées ont toutes une limite importante : la gestion du rapport à la peur et au danger repose sur les ressources individuelles de chacun, ce qui souligne le manque de confiance des citoyens envers l'État, c'est-à-dire envers une autorité nationale supérieure qui détient le monopole légitime de la violence et qui est à même d'assurer le respect de la loi et de protéger les citoyens face aux pouvoirs privés illégaux. Ce manque de confiance est dû à l'expérience négative que les Siciliens entretiennent depuis des siècles avec

le pouvoir public. Ce pouvoir, jusqu'au début du XX^e siècle, était incarné par une caste d'aristocrates et de notables qui détenaient à eux seuls 90 % de la richesse sociale et qui exerçaient leur pouvoir de façon despotique. La loi était donc perçue comme la voix du patron et l'État paraissait fort avec les faibles et faible avec les forts. Après l'établissement de l'État républicain et de la démocratie, ce manque de confiance s'est prolongé car le pouvoir public était trop souvent représenté par des hommes politiques et des institutions que tout le monde savait être complices de la mafia ou consentir passivement à ses agissements.

L'État, donc, demeurait absent et n'était pas digne de confiance. Le peuple était ainsi comme orphelin, résigné à l'absence de l'État, métaphore du père porteur d'autorité et digne de confiance, projection collective des instances individuelles du moi et du surmoi. Cet état de choses a commencé à changer dans les années 1980 lorsque, la situation politique ayant évolué, la magistrature a pu mener un travail de pointe qui aboutit au maxi-procès, au cours duquel 450 mafieux ont été jugés tandis que tous les chefs mafieux furent définitivement condamnés en janvier 1992.

Le mythe de la puissance mafieuse a ainsi été vigoureusement brisé et on a assisté à une lente croissance de la confiance en l'État, qui n'était plus incarné par des hommes politiques corrompus et complices de la mafia, mais par des magistrats héroïques comme Giovanni Falcone et Paolo Borsellino. Grâce à un travail d'enquête extraordinaire et novateur, et au péril de leur vie, ils avaient réussi dans cette extraordinaire entreprise qui semblait jusqu'alors impossible. Afin de rétablir dans l'imaginaire collectif le mythe brisé de sa puissance, le système de pouvoir mafieux a attaqué frontalement ces nouveaux symboles positifs de l'État par deux attentats spectaculaires réalisés au moyen de centaines de kilos d'explosifs et qui ont tué, le 23 mai et le 19 juillet 1992, Giovanni Falcone et Paolo Borsellino ainsi que les hommes de leur escorte.

C'est à ce moment-là que le peuple, privé durant des siècles d'un État-Père et replié sur lui-même, a envahi les places et les rues, demandant à l'État d'intervenir de toute sa force. Des milliers de personnes ont crié leur mépris aux hommes politiques complices de la mafia et à ceux qui s'étaient montrés faibles et incapables. On les a empêchés de participer aux funérailles des magistrats assassinés et certains ont même été contraints de quitter les églises par des portes dérobées pour éviter d'être agressés par la foule. Des milliers de personnes ont fait cercle autour du président de la République venu à Palerme pour assister aux funérailles, l'accusant d'être le symbole d'un État incapable de protéger les meilleurs de ses hommes, les abandonnant presque à leur destin funeste. Cette même foule a entouré le Palais de justice et nous a demandé, à nous, les magistrats survivants et destinés à être les prochaines victimes, de rester à nos places et de continuer le combat.

La force explosive du collectif, qui telle une rivière souterraine ayant longtemps cheminé dans les sous-sols de l'Histoire remontait enfin à la surface et rompait les digues, a déclenché un cercle vertueux entre l'État et la société civile qui ne s'est jamais arrêté depuis, même en 1993, quand le système de pouvoir mafieux a attaqué à nouveau l'État lors des attentats de Milan et Florence, tuant des citoyens sans défense et semant la terreur dans le pays afin de contraindre l'État à se plier aux demandes d'impunité de l'organisation. On a ainsi assisté à une extraordinaire transition culturelle : des stratégies de survie résignées et régressives de type individualiste et défensif, on est passé à une nouvelle stratégie de sortie du tunnel de la peur misant sur le collectif et basée, d'un côté, sur le rétablissement de la force étatique et le soutien populaire à l'action de la police et de la magistrature,

et, de l'autre, sur la construction d'un réseau dense d'associations antimafia et la diffusion permanente dans les écoles d'une culture antimafieuse.

Depuis 1992, la société civile a créé de nombreuses associations antiracket et antimafia dont le but est de soutenir et de renforcer sur le plan psychologique et culturel les entrepreneurs et les acteurs économiques qui refusent de se plier aux exigences de la mafia. Dans les procès mettant en cause des mafieux, ces associations se portent partie civile aux côtés des victimes et avec elles les conseils régionaux et communaux.

L'héroïsation populaire des magistrats antimafia assassinés constitue également une stratégie culturelle collective pour empêcher le triomphe de la peur et de la mort. Ainsi ancrés dans la mémoire collective, les héros ne disparaissent pas mais continuent à habiter le monde en tant que figures positives de référence, triomphant de l'anéantissement issu de l'oubli.

Boîte noire

Le texte de Roberto Scarpinato que nous publions a été lu le 11 juin 2015 au Musée des civilisations de l'Europe et de la Méditerranée (MuCEM), à Marseille, qui le lui avait commandé dans le cadre d'un cycle de grandes conférences "Pensée du Monde" sur "**La peur : raisons et déraisons**" dont Mediapart était partenaire et dont vous pouvez retrouver toutes les vidéos **ici**.

Merci au Mucem et à la maison d'édition La Contre Allée pour l'autorisation de reproduction de ce texte. Et merci à Anna Rizzello, qui en a assuré la traduction.

Roberto Scarpinato fut par ailleurs en octobre 2014 l'invité d'honneur de la soirée « *Corruption, ça suffit!* », organisée par Mediapart au Théâtre de la Ville, à Paris.

Directeur de la publication : Edwy Plenel

Directeur éditorial : François Bonnet

Le journal MEDIAPART est édité par la Société Editrice de Mediapart (SAS).

Durée de la société : quatre-vingt-dix-neuf ans à compter du 24 octobre 2007.

Capital social : 28 501,20€.

Immatriculée sous le numéro 500 631 932 RCS PARIS. Numéro de Commission paritaire des publications et agences de presse : 1214Y90071 et 1219Y90071.

Conseil d'administration : François Bonnet, Michel Broué, Gérard Cicurel, Laurent Mauduit, Edwy Plenel (Président), Marie-Hélène Smiéjan, Thierry Wilhelm. Actionnaires directs et indirects : Godefroy Beauvallet, François Bonnet, Laurent Mauduit, Edwy Plenel, Marie-Hélène Smiéjan ; Laurent Chemla, F. Vitrani ; Société Ecofinance, Société Doxa, Société des Amis de Mediapart.

Rédaction et administration : 8 passage Brulon 75012 Paris

Courriel : contact@mediapart.fr

Téléphone : + 33 (0) 1 44 68 99 08

Télécopie : + 33 (0) 1 44 68 01 90

Propriétaire, éditeur, imprimeur : la Société Editrice de Mediapart, Société par actions simplifiée au capital de 28 501,20€, immatriculée sous le numéro 500 631 932 RCS PARIS, dont le siège social est situé au 8 passage Brulon, 75012 Paris.

Abonnement : pour toute information, question ou conseil, le service abonné de Mediapart peut être contacté par courriel à l'adresse : serviceabonnement@mediapart.fr. ou par courrier à l'adresse : Service abonnés Mediapart, 4, rue Saint Hilaire 86000 Poitiers. Vous pouvez également adresser vos courriers à Société Editrice de Mediapart, 8 passage Brulon, 75012 Paris.